

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... Six mois... Un an...

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, Valenciennes... Le prix des abonnements est payable d'avance...

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERTIONS: Annonces: la ligne... Réclames: ... Faits divers: ...

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRE, libraire, Grand-Place à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE...

Les abonnements et les annonces pour le Journal de Roubaix sont reçues...

A Roubaix, au bureau du journal. A Tourcoing, rue Nationale 18. A Lille, à la succursale de l'Agence Havas...

ROUBAIX, LE 11 JANVIER 1883

LE MANIFESTE

Il n'y aura pas de manifeste. Quel manifeste? Parbleu! celui dont tous les journaux s'entretenaient depuis quatre jours...

Rien n'eût été amusant comme de voir les braves gens qui font partie du Sénat, se réunir pour faire en commun l'éloge de M. Gambetta...

La gauche sénatoriale, estimant que la République était un tantinet ébranlée par la mort de M. Gambetta...

Tous les médecins. Tant mieux de la politique avaient été convoqués. Ils allaient gravement rédiger le bulletin de santé suivant: L'état général est satisfaisant; la blessure de la tête suit son cours normal...

Le docteur Lannelongue a inventé la formule, et l'expérience a démontré sa victorieuse puissance curative. Quelques malins ont fait comprendre à leurs collègues, ce qu'une telle réunion présenterait d'inutile et de ridicule...

Ce n'est pas, on l'a dit, une consultation d'hommes politiques — ou soi-disant tels — qui sauvera la République, si elle est mortellement atteinte; et il est souverainement absurde de décréter gravement, après délibération, que Gambetta fut un homme d'Etat incomparable...

Les Chambres peuvent bien faire des lois et voter des funérailles aux frais de l'Etat, mais c'est à la postérité et à l'histoire seules qu'il appartient d'apprécier et de juger en dernier ressort les services et le degré d'illustration des hommes qui ont joué un rôle politique...

Les gauches sénatoriales ont enfin compris, ce langage; et ont aussitôt évité une occasion de se rendre ridicules. D'ailleurs, en raisonnant au point de vue républicain une telle consultation eût été une maladresse, parce qu'elle aurait donné une force énorme à ceux qui soutiennent que la République mourra de la mort de Gambetta.

Cette idée saugrenue me rappelle un incident comique dont je fus le témoin après le 16 Mai, devant un tribunal correctionnel du midi de la France.

Lachaud plaidait pour les membres d'un comité conservateur, poursuivis par le candidat républicain pour injures publiques et diffamation, par la voie d'affiches électorales.

Le délit n'était pas très solidement établi. Il n'était même si peu que tous les prévenus furent acquittés. L'argument de résistance de la partie civile était une consultation signée par Jules Favre, Allou et un autre membre du barreau de Paris, dont le nom m'échappa.

Cette consultation concluait à l'existence de tous les délits visés par l'assignation. Lachaud avait plaidé avec cette verve mordante, cette chaleur, cette mimique expressive qu'il apportait toujours à la barre. Il avait démolé pièce à pièce l'accusation et l'accusateur, mais il n'avait pas dit un mot de la consultation.

Au moment où il s'essayait, son adversaire lui répondit d'un petit air triomphant: « Et la consultation, mon cher confrère, vous n'en dites rien? » Je n'oublierai jamais la scène qui suivit.

Lachaud prit par un bout l'œuvre volumineuse, des avocats consultants, et il ajouta d'un air narqué: « Messieurs, quand on fait appeler trois médecins, autour d'un malade, c'est que le malade est bien près de mourir. »

Quant on fait appeler trois avocats autour d'un procès, c'est que le procès est perdu! Il le fut, en effet, par son adversaire. Les gauches sénatoriales se réunissant autour de la République pour déclarer que son « état général est satisfaisant », auraient peut-être vultures prédictions se réaliser, comme se réalisèrent celles de Jules Favre et d'Allou, dans le procès dont nous venons de parler, comme se sont réalisées celles du docteur Lannelongue sur M. Gambetta.

En se taisant, MM. les sénateurs républicains ont fait acte d'hommes sages — une fois n'est pas coutume. PIERRE SALVAT.

Paris, 10 janvier 1883. Jusqu'à Victor Hugo qui a écrit à M. Gambetta père pour le prier de laisser le corps de son fils à Paris. C'est sous l'influence de M. Lockroy, auquel il n'a rien à refuser, que le grand poète a dû s'exécuter. Cette lettre prouve surabondamment que les partisans du cadavre ont recourus à tous les moyens, les grands autant que les petits, pour arriver à leurs fins. On s'attend, du reste, à tout de leur part, ainsi que je l'écrivais hier.

Bien qu'on soit en pleine période électorale pour l'élection en cinquième arrondissement afin de nommer le successeur de M. Louis Blanc, cette élection, jusqu'à présent, ne fait pas beaucoup parler d'elle. On sait seulement que MM. Bourneville, conseiller municipal autonomiste, et Engelhardt, conseiller municipal opportuniste se portent candidats, que le citoyen Gauthier, rédacteur de feu l'Égalité, se porte également, et puis c'est tout. Pourtant, dans une

réunion peu nombreuse tenue avant-hier soir, rue de Poissy, on a accepté la candidature ouvrière d'un nommé Allemane, s'intitulant ouvrier typographe, et qui est, par le fait, rédacteur du Proletaire, organe anarchiste, et orateur de meetings révolutionnaires.

C'est lui qui, dernièrement, s'écriait dans une réunion à Nantes, que, pour lui, un vidangeur était plus utile à la société qu'un Victor Hugo. Le langage tenu, avant-hier, par ce singulier aspirant député, a soulevé, à maintes reprises, des protestations bruyantes et indignées.

A Lyon, le scrutin de ballottage qui aura lieu dimanche prochain, cause les divisions les plus vives parmi les comités républicains. Du reste, aucune réunion ne peut aboutir, et il y a impossibilité de s'entendre. Le candidat Brialon, qui a obtenu le plus de voix, aura pour concurrent le candidat Gullaumong, venu après lui, et il n'est pas certain qu'il ne s'en présentera pas d'autres. Bref, c'est une confusion générale.

La rupture des négociations entre la France et l'Angleterre, relativement aux affaires d'Égypte, semble devoir placer M. Tissot, notre ambassadeur à Londres, dans une situation difficile; aussi parle-t-on de son remplacement par M. de Saint-Vallier, sénateur, notre ancien ambassadeur à Berlin.

En attendant que le Livre Jaune fasse connaître exactement les divergences qui ont motivé la rupture des négociations entre la France et l'Angleterre, il est à remarquer que l'Angleterre ne paraît pas fixée elle-même sur les mesures qu'elle va prendre en Égypte. Son attitude, telle qu'elle est reflétée par les journaux de Londres, accuse une certaine hésitation. L'autre jour, le Times déclarait que les circonstances seules pouvaient déterminer la politique du cabinet anglais dans la vallée du Nil, qu'un plan déterminé de réorganisation n'aurait peut-être pas grandes chances de succès; bref, que ce que l'Angleterre avait de mieux à faire était de s'inspirer au jour le jour des nécessités de la situation.

A son tour, le Daily-News parlant des lenteurs que le gouvernement anglais apporte à la réorganisation de l'Égypte, plaide aujourd'hui les circonstances atténuantes et invite les impatientes à ne pas désespérer en faisant ressortir qu'une œuvre comme celle qui s'impose à lord Dufferin ne s'accomplit pas très-rapidement. Ce langage trahit l'embarras où se trouve le cabinet britannique au moment d'appliquer les principes qu'il a pris ou qu'il prétend avoir pris pour guider: relèvement de l'Égypte, établissement de la prépondérance de l'Angleterre dans la vallée du Nil, consolidation de tous les intérêts européens. Après la période des victoires militaires, l'ère des difficultés a évidemment commencé, et ce n'est pas étonnant quand on a à réaliser un programme dont les points sont si nombreux et si disparates.

Voici un passage de Proudhon que nous livrons aux méditations de ceux qui rêvent d'établir l'ordre social sur le communisme: « Les inconvénients de la communauté sont d'une telle évidence, que les critiques n'ont jamais dû employer beaucoup d'éloquence pour en dégoûter les hommes. L'irréparabilité de ses injustices, la violence qu'elle fait aux ymp-

thies et aux répugnances, le joug de sa volonté, la torture morale qu'elle inflige à la conscience, l'atonie qu'elle plonge la société, et, pour tout dire, enfin, l'uniformité béate et stupide par laquelle elle enchaîne la personnalité libre, active, raisonneuse, insoumise de l'homme, ont soulevé le bon sens général de tous les hommes irréprochables à la communauté.

« Les autorités et les exemples qu'on allègue en sa faveur se tournent contre elle: la République communale de Piaton suppose l'esclavage; celle de Lépézarque se faisait servir par les lètes, qui, chargés de tout produire pour leurs maîtres, leur permettaient de se livrer exclusivement aux exercices gymnastiques et à la guerre.

« Les Babouvistes, dirigés par un horreur exaltée de la propriété, plutôt que par une croyance nettement formulée, sont tombés par l'exagération de leurs principes; les Saint-Simoniens, cumulant la communauté et l'égalité, ont passé comme un mascarade.

« Dans la communauté, le fort doit faire la tâche du faible, bien que ce devoir soit de bienfaisance, non d'obligation; — le diligent, celle du paresseux, bien que ce soit injuste; — l'habile, celle de l'idiot, bien que ce soit absurde; — l'homme, enfin, dépouillant son moi, sa spontanéité, son génie, ses affections, doit s'offrir devant la majesté et l'indéfinibilité de la commune.

« La communauté, c'est l'exploitation du fort par le faible, c'est l'oppression et la servitude. Elle est essentiellement contraire au libre exercice de nos facultés, à nos penchants les plus nobles, à nos sentiments les plus intimes.

« La communauté viole l'autonomie de la conscience et de l'égalité; la première, en comprimant la spontanéité de l'esprit et du cœur, le libre arbitre dans l'action et dans la pensée; la seconde, en récompensant par une égalité de bien-être le travail et la paresse, le talent et la bêtise, le vice comme la vertu.

« La communauté deviendrait bientôt impossible par l'émulation de fatéatisme.

« Le plus grand danger auquel la société soit exposée aujourd'hui, c'est de faire encore une fois naufrage contre cet écueil! P. J. PROUDHON.

En suivant, tous les deux, un agréable chemin qui menait à l'étang où le tailleur se grege, nous égarâmes jadis notre plus joyeux rire. N'êtes-vous pas encore dans le même état?

Le murmure des buis, comme un tendre refrain, répandant aux chansons que la jeunesse inspire et pour mieux écarter une invisible lèvre. Svelte et charmant, l'iris semblait sortir du bain. Abrités sous les fleurs, des oiseaux en querelle mentaient à l'aise, volant à l'aise d'ail. Ils étaient leurs amours dans le ciel enroupé...

Je suis allé revoir, à la saison dernière. L'iris, dansant sur sa tige fière; mais j'étais seul alors, — et soudain j'ai pleuré. ALEXANDRE PIERLAUD.

M. GAMBETTA ET L'ABBÉ MASSABIE. Nous trouvons dans le Courrier de la Vienne, d'intéressants détails sur la jeunesse du feu dictateur: « M. Gambetta a commencé ses études à l'âge de neuf ans, au petit séminaire de Montfaucon (Lot). C'est l'abbé Fonbonome, économiste et écrivain, qui fut son professeur. Le maître était le fournisseur, qui demandait à ce dernier de lui confier son fils. Le jeune Léon resta deux ans au petit séminaire. On a retrouvé les notes que, selon l'habitude, les professeurs donnaient sur lui à la fin de l'année; les voici: « Léon Gambetta est un petit enfant malpropre, sale, nature emportée, caractère espiègle, intelligent néanmoins. » C'est à dix ans que M. Gambetta se creva

les yeux. Il entendit comme un souffle puissant, une expiration entrecoupée par de puissants efforts. Puis l'eau s'agita avec un bruit sourd, comme lorsqu'un nageur s'y débat. Puis une forme indistincte émergea des flots et une voix, prudemment contenue, prononça doucement ces mots: — Attention... c'est vous, Miclou? — Oui, monsieur, oui. Approchez! Vous tenez la femme? — Je la tiens.

« Vous vous mettez donc à sauver les femmes? continua Miclou incapable de maîtriser ses émotions. Moi, j'en ai sauvé une et elle m'a d'abord remercié. Elle m'a égrainé toute la figure en disant que je lui avais rendu un très mauvais service. Est-ce que la votre ne bouge plus? Alors il va falloir vous remonter, vous et le paquet.

« La barque est là, tout contre le bateau, reprit Humbertine. Faut-il qu'un de nous y descende pour vous aider? — Inutile. J'y suis. Oh! nous la sauverons, cette pauvre femme. Merci mes amis, merci! je touche la barque.

« Jacques Pierlaud s'y cramponna d'une main et y monta, tandis que de l'autre il maintenait la tête hors de l'eau, une jeune fille inanimée. Puis il l'attira à lui, la souleva et la fit entrer tout rassurée dans la barque. Aussitôt, la saisissant de nouveau, il se mit debout et se trouva ainsi presque au niveau des bords élevés du grand bateau.

« Humbertine l'a dit. Elle était là, elle comprit. Elle s'empara de la noyée, et Jacques Pierlaud, débarrassé de son fardeau, escadala les hauts bords du bateau en se soulevant sur ses poignets.

« Tous ont terminé en quelques secondes. Puis Pierlaud, prenant la noyée dans ses bras, se dirigea vers les cabines et y pénétra. — Est-ce vous, Humbertine? dit-il en entendant des pas derrière les siens. — Non, c'est moi, Miclou. Humbertine rattacha la barque. — C'est bien. De la lumière et du feu! — Vous n'y pensez pas, monsieur!... Nous sommes en face de la patache. Vous êtes mouillé... Tâchez de trouver d'autres habits dans l'obscurité... Faut-il vous aider? — Eh! ce n'est pas pour moi, c'est pour cette femme, qui a besoin de soins immédiats. De la lumière et du feu!

« Va à ton poste. Envoie-moi Humbertine. Miclou se résigna à obéir, un objetant toutefois que le pont était passé et que le bateau n'avait plus besoin d'être gouverné avant un bon moment. — Du feu! murmura-t-il avec un soupir. Si nous ne sommes pas pris, ce ne sera pas de notre faute. Et moi qui m'abstiens de fumer ma pipe depuis Maisons-Alfort! Il se remit à la barre du gouvernail.

« Le bateau, entré dans Paris, descendait lentement vers le centre de la ville. — Nous passons maintenant sous le pont de la Bastille. Il n'y aura plus de danger pour nous. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

« Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer. — Vous n'avez rien de mieux à me proposer? — Non, rien de mieux à me proposer.

FEUILLETON DU 12 JANVIER. — 3.

Pauvre Fille

PAR HIPPOLYTE AUDEVAL

II La barque vide (SUITE)

Paletineau a avoué depuis que ce fut là une des plus désagréables corvées qu'il eût jamais faites. Aucun danger n'existait pour lui, car la barque se contentait d'aller d'une rive à l'autre, et était conduite par le mari- nier ordinaire de la patache, homme expérimenté. Mais la sensation d'être perdu dans le brouillard à quelque chose de tout particulièrement pénible. Les horreurs de l'obscurité complète et prolongée ne sont rien en comparaison. Le colosse eût préféré lutter contre quarante hommes que contre cet ennemi rampant, humide et insaisissable. — Un joli temps pour s'enrhumer! dit-il timidement à son collègue. — Vous m'étonnez. Paletineau, répliqua sévèrement celui-ci. Le brouillard me ravage la poitrine au point de me faire cracher mes poumons, et c'est vous qui vous plaignez, vous qui rêvez aux douceurs du coin du feu!

Cependant, il fallut bien reconnaître enfin qu'on ne rencontrait rien de suspect. Les deux agents se firent remettre à bord et rentrèrent au poste.

Ils y étaient encore, racontant des histoires de fraude et de fraudeurs, lorsque deux réposés arrivèrent brusquement. — Rien qu'en les voyant, on devina qu'il y avait du nouveau.

— Brigadier, dit l'un d'eux d'une voix précipitée, nous venons d'accoster une barque vide... une des nôtres. Elle était montée par Pigeard et Faronguet... et elle est vide!

Ces mots furent comme les premiers coups de canon qui ébranlaient toute une armée.

Tous les préposés, excepté deux restant pour garder le poste, s'élançèrent au rivage.

Il s'agit avant tout d'explorer la Seine et de se porter, s'il en était temps encore, au secours des deux hommes disparus.

Les deux agents furent des premiers à s'embarquer. Clabousse, toutefois, ou le temps d'adresser quelques questions. — Quels étaient au juste les préposés Faronguet et Pigeard? — Des hommes solides, des anciens, des bons. — Avant-on entendu des cris, des appels, des détonations d'armes, des bruits de lutte? — Pas un seul cri, pas le moindre bruit. Clabousse demeura fort soucieux. — Assis à côté de Paletineau dans un canot qui gagnait le large, il lâchait de voir clair dans cette affaire encore si obscure, afin de pouvoir mieux guider les recherches.

Y avait-il apparence que ces deux hommes, aux prises avec des fraudeurs, eussent succombé sans appeler à l'aide, sans pousser un cri qui eût été entendu sur ces eaux sillonnées par les embarcations de l'octroi? Non.